

La spécificité de la Femme

Édith Stein vs Aristote

Yvan Pelletier

Faculté de Philosophie Université Laval, Québec

yvan.pelletier.1@ulaval.ca

Les aristotéliens ne parlent pas spontanément de la femme en termes positifs. Ils croient devoir à Aristote de la décrire comme une espèce d'homme déchu. Saint Thomas ne fait pas exception : « Mulier vir occasionatus »¹, déclare-t-il typiquement, en commentant saint Paul quand il lui intime de se taire dans l'assemblée. Ils ne sont pas seuls. Les fanatiques de la libération de la femme affichent à leur insu encore plus de mépris; ils ont si peu de bien à dire de sa nature qu'ils ne trouvent rien de mieux à faire pour la femme que de lui obtenir le statut d'homme, avec activités et prérogatives identiques.

La constatation est troublante et s'harmonise mal avec la Genèse qui déclare la femme aide assortie pour l'homme, chair de sa chair, os de ses os. Tire-t-elle sa compétence à cet effet de sa seule déficience? La même question s'étend à l'esclave d'ailleurs : est-ce en en faisant des imbéciles que la nature dispose certains à servir? C'est ce qu'on croit tirer d'Aristote, en ne retenant que ses déclarations sur les déficiences intellectuelles de la femme et de l'esclave : « Ὁ μὲν γὰρ δοῦλος ὅλως οὐκ ἔχει τὸ βουλευτικόν, τὸ δὲ θῆλυ ἔχει μὲν, ἀλλ' ἄκυρον. — L'esclave ne possède absolument aucune faculté de délibérer; la femme en a bien une, mais impuissante. »²

Aristote ne tirerait aucune fierté d'inspirer ce mépris pour la femme, lui qui s'émerveille que la nature « ne fait rien en vain »³, pourvoit chaque chose au mieux pour son opération propre et « n'oublie de satisfaire à aucun besoin »⁴. Dès sa première allusion à ce qui distingue la femme de l'homme, Aristote nie qu'elle tienne à quelque imperfection : la femme, déclare-t-il au contraire, est telle qu'elle est en raison de la générosité de la nature, qui pourvoit pour chaque opération l'instrument adéquat.

C'est par nature que la femme est différente... C'est que la nature ne fait rien chichement, mais adapte à chaque fonction un instrument approprié. C'est ainsi que chaque instrument peut réussir au mieux : en étant affecté non à plusieurs fonctions, mais à une spéciale.⁵

Aristote fournit là la clef du mystère de la femme, la question qui oriente vers la découverte

¹ *In I ad Tim.*, leç. 3.

² *Pol.*, I, 13, 1260a12-13.

³ *Ibid.*, 2, 1253a9.

⁴ *De l'âme*, III, 9, 432b23.

⁵ *Pol.*, I, 2, 1252b1-4.

de sa nature propre: de quelle fonction la femme est-elle naturellement constituée comme instrument approprié?

1. Édith Stein

Cette question a occupé une part considérable de la réflexion philosophique d'Édith Stein, du fait qu'on l'a souvent invitée à discourir sur la 'spécificité' de la femme. Cette perspective ne lui a pas fait découvrir un homme manqué, mais une merveille de la nature, magnifiquement équipée pour sa mission propre. Malgré quelques excès de vocabulaire, notre philosophe juive n'a pas fait de l'homme et de la femme deux espèces animales distinctes. Elle trouve chez eux deux tous les caractères essentiels humains : la vie, avec son fondement végétal; la sensation et l'affection sensible; la vie intellectuelle, avec ses dimensions pratique et spéculative, ainsi que l'affectivité appropriée : une volonté libre.

Leur différence, tout de même, elle ne la réduit pas à un simple accident génital, au partage d'aspects mécaniques de la fonction reproductive. À son avis, leur différence colore en profondeur toutes les opérations de leurs êtres, jusqu'aux plus spécifiquement humaines.

Aucun trait caractéristique de l'être humain ne manque en l'un ni en l'autre..., mais toute leur constitution révèle une empreinte spécifique. Pas seulement le corps est constitué différemment, pas seulement les diverses fonctions physiologiques individuelles diffèrent. Toute la vie somatique est autre : autres, les rapports entre âme et corps; autres, à l'intérieur du psychisme, les rapports entre esprit et sens, et même les rapports des facultés spirituelles entre elles.⁶

1.1. Destination naturelle

Homme et femme comportent une destination naturelle commune, une même perfection à viser : le bonheur. Être humain à part entière, la femme y tend tout autant. « Chaque femme participe à la nature humaine générale. »⁷ Où Aristote parle de contemplation et de vie conforme à la droite raison, Stein préfère les mots de la *Genèse* :

La destination naturelle assignée à l'être humain est triple : *reproduire l'image de Dieu* grâce à l'épanouissement de ses facultés, *procréer sa progéniture* et *dominer la terre*. À quoi s'ajoute le but surnaturel : la *contemplation éternelle de Dieu*... Ces destinations naturelle et surnaturelle sont communes à l'homme et à la femme.⁸

Les deux conceptions se recouvrent : l'image fidèle de Dieu évoque la vie spéculative,

⁶ *Les problèmes posés par l'éducation moderne des jeunes filles*, 317. — Je citerai Édith Stein dans la pagination du recueil de ses conférences sur la femme : Édith Stein, *La femme*, introd., trad., annotations et annexes par Marie-Dominique Richard, Paris : Éd. du Cerf/Toulouse : Éd. du Carmel/Genève : Ad Solem, 2008, 509p.

⁷ *La destination de la femme*, 119.

⁸ *Vie chrétienne de la femme*, 188.

qu'Aristote fait tenir du divin⁹; la domination de la terre illustre poétiquement la vie pratique rationnelle. La procréation, elle, marque le remède naturel à la précarité du bonheur : mortel, l'homme ne contempera et dominera avec constance qu'en en confiant sans cesse le soin à de nouvelles générations.

Cette triple tâche oblige une vie politique. Le loisir requis à la vie intellectuelle et à l'organisation pratique appartient à un citoyen comptant sur des congénères qui satisfassent à ses nécessités. Avant même la masculinité et la féminité, de profondes différences individuelles entre les humains appellent chacun à contribuer un apport distinct au destin général humain. Chacun doit entendre dans ses talents particuliers une vocation propre.

Les dons individuels assignent à l'être humain sa place dans la société humaine; la vocation de l'être humain est tracée par avance en eux, cette fonction qu'il doit remplir dans le tissu social.¹⁰

Le besoin de remédier à la mortalité commande le plus visiblement la collaboration hommes-femmes. Sur ce plan déjà la destination commune à tout être humain s'incarne diversement en l'un et l'autre. Mais il en ira de même aussi dans les deux autres aspects de la destination commune. Les différences masculines et féminines se mesureront à identifier cette diversité de participation à la mission commune. Leur collaboration n'y prend pas figure de simple distribution, chaque individu, ou chaque sexe, recevant la mission exclusive d'un aspect ou l'autre. Hommes et femmes sont appelés à tout réaliser ensemble. Chaque aspect reste confié prioritairement à l'un, mais avec besoin de l'assistance du conjoint. «Au sein de leurs destinations communes, leurs missions respectives se différencient d'après la différence naturelle des sexes».¹¹

1.1.1. Mère

Le soin d'assurer une continuité à l'espèce humaine revient principalement à la femme. C'est sa destination spécifique première : la nature de la femme l'appelle à devenir mère. Certes, la nature ne prévoit pas que la mère réponde toute seule à ce besoin; le père aussi est sollicité. Mais sans conteste, la mère fait le principal, et le père agit comme son adjoint indispensable.

La mère fait tout de la grossesse, l'apport du père n'étant que ponctuel, au moment de la conception. La mère accompagne quotidiennement l'enfant jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de s'émanciper. Elle le nourrit, le lave, l'habille, l'occupe, l'entoure d'affection, assiste à ses premiers pas, l'encourage dans ses jeux et ses premières initiatives, lui donne sa première instruction, lui apprend à parler — ne va-t-il pas user d'une langue 'maternelle'? —, à communiquer, elle préside à ses relations avec ses frères et sœurs, à ses premières amitiés. Grâce à son amour l'enfant découvre qu'il est quelqu'un, qu'il mérite d'être apprécié, qu'il peut jouer un rôle, contribuer. En tout cela, le père fait fonction d'une aide plus ou moins distante : il fournit le cadre matériel et moral; il apporte la nourriture, le vêtement, les instruments; il assure

⁹ « L'homme qui vit ainsi, ne faisant rien d'autre que la contemplation, ne mène pas une vie d'homme..., il se conforme plutôt à quelque chose de divin en lui, du fait que par son intelligence il ressemble au divin. » (Thomas d'Aquin, *In Eth. Nic.*, X, leçon 11, #2106) Voir aussi 2107.

¹⁰ *La destination...*, 119.

¹¹ *Vie chrétienne...*, 188.

la sécurité, sanctionne les déviations; il remplace la mère dans ses tâches plus personnelles, pour lui accorder du répit. « La vocation première de la femme est la procréation et l'éducation de sa progéniture; l'homme lui est donné à cette fin comme protecteur. »¹²

L'homme est plutôt appelé à dominer la terre. Mais lui aussi, ce faisant, compte sur l'assistance de sa conjointe.

La vocation première de l'homme est la domination de la terre; la femme est placée à ses côtés en tant qu'aide.¹³ — Chez l'homme, la vocation de maître apparaît comme première; celle de père, comme secondaire. Elle n'est point subordonnée ou juxtaposée à la vocation de maître, mais apparaît comme intégrée dans celle-ci; chez la femme, la vocation maternelle apparaît première, la participation à la domination, secondaire et incluse dans sa vocation de mère.¹⁴

Vu cette intention, la nature munit chacun des talents appropriés à sa mission prioritaire, sans en priver tout à fait son conjoint, qui doit l'y assister. « Les mêmes dons apparaissent chez l'un et chez l'autre, mais dans une mesure et dans une proportion différente. »¹⁵ Chose claire, toutefois, ces talents ne peuvent se répartir uniformément, car ceux requis pour chaque mission se distinguent *au point de s'opposer, de se contrarier*. La domination et la conquête requièrent surtout de la force, l'accompagnement au quotidien demande plutôt de la délicatesse, de la sensibilité.

Chez l'homme, ce sont surtout les dons requis pour le combat, la conquête et la domination : la force physique pour prendre possession du monde extérieur, l'entendement pour pénétrer intellectuellement le monde et enfin la force de caractère et la puissance de réalisation pour le façonner d'une manière créative. Chez la femme, ce sont les capacités de préserver l'être en gestation et en croissance, de le protéger et de favoriser son développement, d'où, sur le plan physique, le don de vivre dans une union plus intime avec son corps, de rassembler tranquillement ses forces, d'endurer des douleurs, de se priver et de s'adapter; d'où, sur le plan psychique, la disposition à se porter sur ce qui est concret, individuel et personnel, la capacité de l'appréhender dans sa spécificité et de s'adapter à celle-ci, et le désir de favoriser son développement.¹⁶

1.1.1.1. Compétence naturelle

Une insistance omniprésente chez Stein vise le fait que la mission de maternité répugne à la spécialisation. Elle n'a pas mission d'engendrer et d'éduquer des monstres, mais des humains accomplis sous tous rapports. Spontanément, la femme aime l'harmonie, l'équilibre, elle hait les excès de tout genre. Elle entend voir développer toutes les facultés de son enfant, pas l'une au détriment des autres. Au contraire, l'homme, pour l'efficacité, se prête facilement à la spécialisation; il laisse volontiers de côté certaines tâches et certaines facultés pour réussir plus complètement ailleurs.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *La vocation de l'homme et de la femme*, 152.

¹⁵ *Vie chrétienne...*, *ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, 188-189.

À l'espèce féminine correspondent l'unité et l'homogénéité de toute la personne somato-psychique, l'épanouissement harmonieux des facultés, tandis qu'à l'espèce masculine correspond le développement plus intense de quelques facultés en vue de leurs réalisations maximales.¹⁷

Voulue comme mère, la femme reçoit de la nature une capacité extraordinaire de faire un avec l'enfant, au point de dépendre de lui dans toute l'organisation de sa vie. Impossible, pour la femme, de faire abstraction de l'enfant tout le temps qu'elle le conçoit et le développe en elle. Une fois qu'elle lui a donné existence à l'extérieur, elle garde encore un lien très intime avec lui. Il lui reste toujours difficile de s'occuper indépendamment des besoins de sa progéniture.

La nature a adapté jusqu'à sa façon particulière de connaître et de ressentir à ce rôle de mère. La sagesse populaire révère l'intuition féminine. Il faut remarquer comment l'observation et la réflexion de la femme se porte spontanément sur le singulier, sur le concret. Comme cela répond mieux au bien de l'enfant, la connaissance de la femme n'a rien de neutre; des sentiments l'accompagnent immédiatement : elle ne peut apprendre sans prendre position face à la personne concernée.

À la mission de compagne et de mère correspond la particularité du connaître dont la force réside dans l'appréhension intuitive du concret et du vivant, et tout spécialement de la sphère personnelle; le don de s'adapter à la vie psychique d'autrui ainsi qu'à ses buts et à ses méthodes de travail... et de prendre position vis-à-vis de lui.¹⁸

En insistant sur cette destination naturelle de la femme à être mère, Stein use de termes forts. Jusqu'à son âme est essentiellement prévue à cette fin. Tout le corps est pour le service de l'âme. Chacune de ses dispositions particulières répond à un besoin spécial de l'âme qu'il sert. Si le corps de la femme est doté d'un appareil sensible et affectif aussi centré sur le singulier, sur le personnel, c'est qu'il est destiné à servir une âme voulue en priorité pour connaître et aimer et assister les personnes de son entourage.

Le corps et l'âme de la femme sont formés en vue d'une fin particulière... Son corps est doté des propriétés requises à cette fin, mais sa 'spécificité psychique' est également à l'avenant... Là où les corps sont de nature si radicalement différente, il doit forcément aussi se trouver ... un type d'âme différent.¹⁹

Toujours à cause du bien de cette mission, l'intelligence féminine est peu apte, et l'affectivité féminine s'intéresse difficilement, à l'abstraction, par ailleurs si indispensable à la pénétration de l'essence des choses qui permet à l'homme de les dominer et de les asservir, comme de les contempler.

À cette disposition d'esprit pratique correspond sa disposition d'esprit théorique : ainsi, son mode cognitif naturel n'est pas tant un mode d'analyse abstraite qu'une disposition à tendre vers le concret qu'elle appréhende par l'intuition et par la sensibilité. Cette structure naturelle rend la femme capable de prodiguer des soins à ses propres enfants et de les éduquer. Elle n'adopte pas seulement envers ces derniers cette

¹⁷ *Les problèmes...*, 317-318.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *L'éthos des professions féminines*, 68.

attitude fondamentale; c'est ainsi également qu'elle se comporte envers son mari et envers tous les êtres qui entrent dans son périmètre.²⁰

L'intuition requise au bien de l'enfant, à son développement intégral, va très loin. Pour remplir cette mission maternelle, la femme a besoin d'un don spécial qui lui fasse détecter chez son enfant ce qui ne s'y trouve pas encore. Elle doit lui être si intime qu'elle sente en leur germe les talents susceptibles de s'y développer. Le besoin est si profond que Stein, observant l'efficacité naturelle de la femme sous ce rapport, lui crédite une faculté spéciale, baptisée *intropathie*. La mère, pour remplir sa mission, entre dans la vie même de ses enfants, la vit avec eux, mais reste prête à s'en retirer à mesure qu'ils l'assument eux-mêmes, devenant un accompagnement de plus en plus discret.

Le devoir de la mère vis-à-vis de ses enfants ... doit commencer par leur prodiguer des soins, les faire s'épanouir, les guider; elle doit ensuite s'effacer peu à peu pour assumer le rôle de compagne auprès des adolescents qui approchent de la maturité.²¹

1.1.1.2. Influence profonde

Tout cela est délicat à l'extrême. Et de grande responsabilité. Douée comme elle l'est, la femme jouit d'une influence énorme, sans mesure, sur l'âme de son enfant. D'elle dépendra pour l'essentiel tout ce qu'il deviendra. « La mère a la possibilité d'exercer une grande influence, parce que l'âme enfantine est encore éducable, se révélant plus facilement et ouvertement. »²²

C'est de cette proximité de sa mère, de ce soin constant, de cette chaleur et de cette compréhension que résulte qu'un enfant développe de l'assurance, se persuade profondément qu'il y a une place pour lui sur terre, qu'il est destiné à une vie heureuse. Dans la mesure où la femme ensoleille adéquatement l'enfance de ses rejetons, ils garderont en toutes circonstances la certitude qu'il y a une issue pour eux, que leur vie a du sens, qu'ils s'en vont quelque part. Privés par contre de ce contact maternel, des enfants resteront timides, toujours en doute en leurs décisions. La femme a ce pouvoir de façonner le caractère de ses enfants.

Aucune force naturelle ne peut concurrencer l'influence de la mère sur le caractère et la destinée de l'être humain. Qui suit son chemin en ligne droite, librement et ouvertement, de qui émanent lumière et chaleur, révèle avec certitude une enfance ensoleillée, et comme soleil de cette enfance un amour maternel sain. Un être timide et méfiant, ou avec d'autres déformations ou déviations du caractère, dénonce avec non moins de certitude que ... quelque chose aura fait défaut du côté de la mère.²³

Pas seulement le caractère résulte du soin maternel, mais même la destinée de l'enfant : il sera heureux ou malheureux, quelques soient les événements de sa vie, selon la nature de l'amour reçu de sa mère.

²⁰ *Ibid.*, 69.

²¹ *Vie chrétienne...*, 201.

²² *Ibid.*

²³ *L'art éducatif maternel*, 229.

L'enfant subit, dès le sein maternel, des influences déterminantes qui façonnent non seulement son corps, mais aussi son âme... C'est de la mère plus que de n'importe quelle autre personne que dépend ce qu'il adviendra d'un enfant : la façon dont son caractère se développera, s'il sera heureux ou malheureux. Ce n'est pas tant ce qui nous arrive du dehors que ce que nous sommes qui décide de notre bonheur et de notre malheur.²⁴

Une mère demandait à sa fille de 8 ans, mourant d'une maladie congénitale à la suite de grandes souffrances, ce qu'elle avait le plus aimé et haï durant sa courte vie. Quelle surprise de s'entendre déclarer : « Mais maman! J'ai tout aimé! »

1.1.1.3. Valeur sociale

Des biens résultent pour la famille humaine de ce que la femme soit femme, avec sa nature déterminée. L'influence saine de la mère sur ses enfants est garante de la cohésion sociale, et un remède dont un peuple a besoin face aux vicissitudes politiques.

Déjà dans la famille, de la mère dépend que de bonnes relations se développent. Elle compte beaucoup pour que les enfants développent un rapport sain avec leur père. « C'est grâce à la mère surtout que s'établissent entre le père et les enfants de bons rapports. »²⁵ Or voilà qui fonde tout. De leur père les enfants tiendront d'avoir une conscience, de discerner le bien du mal. Ils regardent spontanément leur père avec crainte, car il est formidable, et de lui émergent toutes les règles de leur agir. Mais c'est en voyant leur mère entrer dans la volonté de leur père, et trouver son bonheur en lui obéissant, qu'ils découvriront le bienfait de l'obéissance, et que le salut vient beaucoup de se soumettre à la volonté d'une autorité légitime. La femme tend naturellement à se plier à la volonté de son mari, du père de ses enfants, et cette attitude naturelle est le ressort qui confère efficacité à toute éducation. De là procède que l'enfant devenu adulte soit capable d'obéir à des lois, à des chefs, à un patron, et de collaborer à toute activité complexe.

Cette entrée dans l'obéissance, nerf de toute éducation, doit venir dès le début de la vie, sous l'égide du soin maternel. « Quiconque n'aura pas appris à obéir dans les premières années d'enfance ne l'apprendra plus tard dans sa vie qu'au prix de durs combats, ou jamais. »²⁶ Son premier aspect est la régularité des soins prodigués au bébé. La nature de la femme la porte à cette discipline dans l'alimentation et l'hygiène. Mais la mère dénaturée qui la néglige et fait commencer la vie de son enfant dans le désordre et la fantaisie compromet tout. Elle fait de son enfant un tyran destiné à l'asocialité et au malheur.

L'éducation commence dès le premier jour, avec l'éducation à la propreté et à la régularité, et un certain endiguement des instincts : si l'enfant reçoit les repas nécessaires à des heures très précises et absolument rien en dehors, il s'y habitue, son organisme s'adapte à cet ordre. Mais si l'on cède à ses désirs réels ou présumés, on en fait rapidement un petit tyran. L'accoutumance régulière est en même temps un exercice préparatoire à l'obéissance et à l'ordre : ainsi, ces deux vertus sont à acquérir dans les premières années...

²⁴ *Ibid.*, 230.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *L'art éducatif...*, 234.

L'enfant doit sentir au-dessus de lui une volonté ferme qui régit sa vie pour son bien... Une liberté inopportune est tout aussi nuisible qu'une tutelle inopportune.²⁷

1.1.1.4. Universalité

La femme naturellement mère ne s'observe pas seulement dans sa relation avec ses enfants, insiste Stein. *Tout ce que la femme fait facilement bien lui est inspiré par cet instinct maternel.* Sa propension naturelle à se mettre à la place de l'autre, à pressentir besoins, talents et faiblesses, et à assister le meilleur développement de la personnalité joue avec quiconque entre en contact avec elle.

Stein a vécu au temps du féminisme naissant, alors qu'on discutait beaucoup de l'aptitude de la femme à exercer n'importe quelle profession. Elle ne lui crédite pas le pouvoir d'exercer toute profession avec autant d'aise que l'homme, mais elle lui reconnaît beaucoup de latitude; surtout elle mesure le potentiel féminin de toute profession à l'occasion que trouve à y intervenir la nature de mère. Certaines professions appellent directement à ce charisme : l'éducation, l'enseignement; l'administration de soins : médecine, psychologie, service social. D'autres le font aussi plus ou moins directement : l'élaboration de lois et de règlements qui tiennent compte du facteur concret des personnes, l'administration des services, et ainsi de suite.

1.1.2. Épouse

La nature devait porter remède à la précarité de la vie humaine, à cette mortalité qui compromet la permanence de l'image de Dieu, mission de l'homme. La procréation, voilà le remède : l'homme transmet sa mission à des enfants qui s'en chargent au-delà de sa mort. Pour cela la femme est naturellement mère.

1.1.2.1. Compagne

La prédisposition maternelle de la femme, remarque Stein, détermine une deuxième dimension de la spécificité féminine : faite pour être mère, la femme l'est aussi pour être épouse; la nature la dispose essentiellement à accompagner, à assister un homme. « La femme normale et saine éprouve la soif naturelle de devenir épouse et mère. »²⁸ « Il n'est pas bon que l'homme soit seul »²⁹, déclare la Genèse. La tâche qui lui incombe, de dominer la terre, est trop lourde pour qu'il y arrive seul. Il doit la partager avec des compagnons, en faire l'objet d'une collaboration. Mais même ainsi sa part individuelle demeure trop lourde; il n'y arrive pas, il s'en décourage, il risque maints dérapages. Il a besoin, pour maintenir son orientation, du conseil, de l'encouragement, de l'appui d'une aide adéquate. Voilà encore la spécificité de la nature féminine. Tous les dons naturels qui la font mère se mobilisent pour la faire aussi épouse, compagne.

²⁷ *Ibid.*, 232-233.

²⁸ *La destination...*, 122.

²⁹ Gn 2, 18.

À cette prédisposition maternelle s'associe celle qui consiste à être une compagne. Partager la vie d'un autre humain, prendre part à tout ce qui le concerne, aux grandes comme aux petites choses, à ses joies comme à ses peines, mais aussi à ses travaux et à ses problèmes, c'est un don chez elle et cela fait son bonheur.³⁰

L'homme a une seconde mission qui le dépasse encore et qui l'écraserait, si la femme ne lui était donnée pour l'assister là aussi, et pour en assurer, comme dit Stein, « plus que la moitié » : la fonction de père.

La charge de père de famille qui incombe au mari, s'ajoutant à ses obligations professionnelles extra-familiales, semblerait par trop lourde, si le mari n'avait à ses côtés cette auxiliaire dont la vocation naturelle est de porter plus de la moitié de cette charge... Le mari trouvera en elle la meilleure conseillère pour savoir comment il doit la diriger ainsi que les enfants, voire pour savoir comment il doit se diriger lui-même. Bien souvent, il satisfera d'autant mieux à ses obligations qu'il acceptera d'être guidé par elle.³¹

L'homme accorde une importance profonde à sa mission. Toute son énergie y passe. Il a besoin d'être pris au sérieux et assisté. Mais chaque autre homme a sa mission à lui et réclame aussi attention, assistance. Aussi la nature donne-t-elle à l'homme la femme pour les lui fournir. Et aussi pour modérer sa tendance à s'asservir complètement à son projet. « L'homme est entièrement absorbé par son objet et attend des autres qu'ils s'y intéressent et se mettent à son service; il a du mal à s'axer sur les autres et sur leurs objets à eux. »³² Les facultés et les dons avec lesquels la nature habilite la femme à assurer le bien de l'enfant la disposent justement aussi à s'intéresser à la mission d'autrui, à s'y soumettre. Au point qu'une femme, par amour pour un compagnon, arrivera à pressentir des méthodes qui autrement lui resteraient étrangères, de s'intéresser à des objets qui la laisseraient normalement indifférente. Son amour l'habilite à faire ce qu'il faut pour que son compagnon réussisse dans son projet; en retour, celui-ci devient capable d'efficacité accrue.

Pour la femme, c'est tout naturel de s'axer sur les autres et sur leurs objets. Grâce à sa faculté d'intropathie et de compréhension, elle parvient à aborder des domaines qui lui sont étrangers et dont elle ne se soucierait jamais si un intérêt personnel ne la mettait en contact avec eux. Ce don est étroitement lié à sa prédisposition maternelle. Cette vive marque d'intérêt éveille les facultés de celui auquel elle est témoignée et accroît ses réalisations.³³

Ce don de compagne qui maximise les possibilités de son homme exerce un effet semblable sur ses enfants devenus adultes et plus en besoin d'une aide qui les encourage sur leur propre chemin que d'éducation et de soins maternels.

1.1.2.2. Obéissante

Stein relie directement à ce second aspect de la spécificité féminine que la nature destine la femme à obéir. Dès l'origine, homme et femme sont appelés à collaborer à une mission

³⁰ *L'éthos...*, 69.

³¹ *La vocation...*, 156-157.

³² *L'éthos...*, *ibid.*

³³ *Ibid.*, 69-70.

commune : traduire en image la divinité et, à cette fin, prolonger l'œuvre de la création, dominer et tourner au bien humain l'ensemble de l'univers matériel. Or collaboration implique coordination. Quelqu'un doit discerner et décider comment se déroulera cette dernière. Aucune collaboration ne se passe de chef, ni d'obéissance à un chef. Stein voit très bien que cette assistance à l'homme à laquelle est vouée la femme passe par l'obéissance. C'est leur nature spécifique qui confie à l'homme le commandement sur la femme et la famille, et qui veut que la femme obéisse à son mari. « La participation à la vie du mari implique la subordination dans l'obéissance, telle qu'ordonnée par la parole de Dieu. »³⁴ C'est à l'homme, en premier, et à la femme, en second et à titre d'assistant, que Dieu, par les lois qu'il a imposées à la nature, confie de dominer la terre.

L'homme et la femme sont destinés à dominer la terre, c'est-à-dire à connaître les choses de cette terre, à en jouir et à leur donner forme par un acte créateur. Cependant, cette œuvre civilisatrice est assignée à l'homme comme sa mission première, et la femme est placée à ses côtés en tant qu'aide.³⁵

L'obéissance naturelle de la femme ne se confine pas au contexte du travail de son mari. Ce qui relève principalement d'elle : donner le jour à des enfants et leur donner l'éducation fondamentale, elle le fait naturellement sous l'autorité de son mari. Dans cette mission, le mari est à son tour l'assistant : il en pourvoit le cadre et les instruments, la maison, la nourriture et le vêtement; et la sécurité. Mais même là il reste le chef naturel et la femme trouvera son bonheur à enfanter et éduquer sous son autorité.

Que le devoir d'obéissance dépasse ce cadre et s'étende aussi à ce qui ressortit au domaine immédiat de la femme : au foyer et à l'éducation, cela découle moins de la spécificité féminine que de la vocation naturelle de l'homme, qui est d'être le chef et le protecteur de la femme. À cette destination naturelle correspond également l'inclination naturelle de la femme à obéir et à servir.³⁶

Stein paraphrase à l'appui une déclaration très forte de l'Iphigénie de Goethe : « C'est obéissante que je me suis toujours sentie merveilleusement libre. »³⁷ Pour elle, cela ne fait aucun doute : la nature a consacré l'homme comme chef de la famille et de la femme.

Dans un organisme individuel, tous les membres sont dirigés par la tête et ainsi se trouve maintenue l'harmonie de l'ensemble; dans un organisme étendu, il doit de même y avoir un chef et il ne saurait y avoir de querelle pour déterminer qui est la tête, qui sont les membres et quelles sont leurs fonctions respectives.³⁸

Chef naturel oui, tyran non. L'homme répond à sa nature quand il commande à sa femme. Mais il y répond plus complètement quand il la commande comme on commande à un être libre, égal, souvent supérieur en discernement et en expérience. La prudence du mari consistera la plupart du temps à 'décider' ce que lui aura 'suggéré' sa femme, plus présente aux affaires

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Les problèmes...*, 318.

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Goethe, *Iphigénie*, Acte V, v. 1827 : « C'est dans l'obéissance que mon âme s'est toujours sentie merveilleusement libre. »

³⁸ *La vocation...*, 143.

familiales, aux besoins de toute la maisonnée, aux problèmes particuliers de chaque enfant.

La suprême sagesse de l'homme consiste à contrebalancer ses imperfections par les dons du membre qui le complète, de même que la suprême sagesse politique du souverain consiste à laisser gouverner le ministre dont il reconnaît la supériorité. Mais il est essentiel pour la santé de l'organisme que cela se fasse sous la conduite du chef. Si le corps se rebelle contre la tête, l'organisme prospérera aussi peu que si la tête laisse dépérir le corps.³⁹

Les dons spéciaux de la femme en matière de connaissance et d'affectivité s'avèrent magnifiquement pertinents. Pour aider efficacement son mari, tout autant dans la réalisation de ses ambitions professionnelles que dans le développement d'une famille qui saura le prolonger au-delà de la mort, la femme a profondément besoin de cette 'intropathie', de ce sens intime de ce qui fait la force et l'intérêt de l'autre personne, et de ce 'sens affectif', de cette propension à prendre parti pour le meilleur de lui.

Dieu donna à l'homme la femme pour compagne. Sa spécificité est adaptée à cette destination : cheminer aux côtés d'un autre humain en participant à sa vie avec amour, avec fidélité et avec serviabilité, c'est la manière d'être féminine.⁴⁰

L'appel à assister le mari imprègne toutes les dimensions de la vie de la femme. Il ne se réalise pas seulement, souvent pas du tout, à agir comme sa secrétaire ou commissionnaire dans les petites tâches de sa profession. Il consiste surtout à une attention vigilante à organiser la vie domestique de manière à ce qu'elle ne présente aucun obstacle au succès du travail du mari. Stein a sur ce chapitre des accents qui dépassent l'imagination, capables de mettre en crise n'importe quel féministe.

La femme remplira sa vocation en tant qu'épouse en commençant par faire sienne la cause de son mari, normalement sa profession. Sa participation revêt diverses formes. Tout d'abord, lui incombe la tâche d'organiser le foyer et la vie familiale de façon à ce qu'ils ne constituent point un obstacle à son travail professionnel, mais le favorisent au contraire : ainsi, si ce travail se déroule à la maison, elle doit écarter le plus possible ce qui est de nature à le déranger, et s'il doit être effectué en dehors de la maison, il lui incombe de veiller à ce que le foyer garantisse la détente et le repos adéquats. Sa participation est immédiate, si elle l'assiste directement.⁴¹

Voilà qui dénonce combien peu 'féminines' sont les femmes sans cesse en récriminations pour le peu d'aide et de présence que contribuent leurs maris à la vie familiale. Stein ne consacre pas pour autant tout caprice du mari et toute fuite au travail comme règle légitime de la conduite féminine. La femme apporte encore aide à la mission de son mari en restant attentive à tout abus de sa part, à toute spécialisation de sa vie susceptible de le dénaturer comme homme, de compromettre sa personnalité dans son ensemble et d'en faire une espèce de monstre professionnel. « La femme est l'aide 'assortie' à son mari ... aussi en ce qu'elle contrecarre les dangers qui le menacent du côté de sa nature masculine. »⁴²

³⁹ *Ibid.*, 144-145.

⁴⁰ *La destination...*, 121.

⁴¹ *Vie chrétienne...*, 199-200.

⁴² *Ibid.*, 201.

Il y a du vertigineux dans ce que pareille destination naturelle implique d'abnégation, de don de soi, Stein le reconnaît nommément, mais pour s'en émerveiller, alors qu'aujourd'hui on s'en apitoierait ou offusquerait plus facilement.

La mission de faire s'épanouir le plus purement et le plus parfaitement possible la nature humaine individuelle et spécifique de son mari, ainsi que celle de ses enfants, présuppose que la femme ait la disposition à se mettre avec abnégation au service d'autrui.⁴³

Stein fait de la femme comme la 'main gauche' de l'homme. La main gauche assiste la main droite. Les deux ont bien la même nature et travaillent ensemble, mais naturellement la droite dirige et sait mieux faire. Cependant, la gauche, au besoin, peut devenir aussi habile que la droite en presque n'importe quoi. Chez certains individus, la gauche l'emporte sur la droite. Mais ce n'est pas vraiment à souhaiter, comme la relation conjugale devient très difficile, quand le mari a trop besoin que sa femme fasse tout. Quelle vertu ne faut-il pas à pareille femme pour ne pas oublier que son mari reste son chef naturel, pour ne pas, en s'impatiantant et faisant les choses à sa place, lui faire sentir qu'il n'est pas un homme, avec tous les risques de désespérance impliqués, et d'échec familial.

1.2. Valeur spécifique

Il peut être difficile, avertit Stein, d'observer la spécificité de dons qui prépare la femme à son rôle, car le péché originel a blessé la nature féminine, qui inspire souvent des conduites fautives. Aussi faut-il, avertit-elle, distinguer de la 'spécificité' de la femme sa 'valeur spécifique', orientation correcte de cette spécificité. La spécificité serait comme la matière brute de cette valeur spécifique, « nature féminine épurée et précieuse »⁴⁴.

1.2.1. Spécificité

Cette distinction permet ne pas confondre avec la nature de la femme des défauts proprement féminins que notre philosophe dénonce avec acuité. La spécificité, on vient de le décrire, s'oriente sur deux axes :

- 1) L'homme est davantage axé sur ce qui est *objectif*... La femme, elle, a la disposition à se porter sur la sphère personnelle... Elle associe toute sa personne à ce qu'elle fait... Elle s'intéresse à la personne vivante et concrète...
- 2) L'homme se développe vite d'une manière unilatérale. La femme a une propension naturelle à la complétude et à l'homogénéité et ce d'abord à un double égard : ainsi, elle voudrait devenir ... un être épanoui en plénitude et aider les autres à le devenir.⁴⁵

1.2.2. Dégénérescences

⁴³ *Vie chrétienne*..., 201-202.

⁴⁴ *La valeur spécifique*..., 47.

⁴⁵ *Ibid.*, 43-45.

Cela ne représente pas automatiquement un bien; chez la plupart des femmes cette tendance innée entraîne des perversions crasses.

On peut satisfaire aux exigences de cette double mission si l'on a la disposition à se porter d'une manière correcte sur la sphère personnelle. La femme ne l'a pas par nature. La forme originaire de la spécificité féminine est le plus souvent une dégénérescence de cette bonne disposition d'esprit et lui fait obstacle.⁴⁶

12.2.1. Quête exacerbée d'affection

Du fait de sa mission, la femme a besoin de capter l'attention de son entourage, et spécialement de son mari. Cette tendance, chez presque toutes, dégénère en besoin maladif de centrer l'attention sur soi. La femme s'attend facilement à ce que le monde tourne autour d'elle; elle se préoccupe sans cesse de son effet sur les autres, reproche souvent aux siens de ne pas se soucier d'elle, blâme toujours son mari de travailler trop, de ne pas se faire assez présent à la famille, de manquer d'intérêt à modifier ceci ou cela pour elle à la maison. Elle n'est jamais rassasiée de compliments sur ses aménagements domestiques ou culinaires.

La femme a le penchant à faire valoir sa personne, à s'occuper elle-même et à occuper autrui de son moi; elle éprouve le besoin irrésistible d'être aimée et admirée; elle ne supporte pas la critique, qu'elle ressent comme une attaque dirigée contre sa personne.⁴⁷

Cette admiration inconditionnelle, d'ailleurs, elle la requiert pour toutes les personnes rattachées à elle. Elle a beau se plaindre beaucoup des défauts de son mari et de ses enfants, si d'autres parlent d'eux, elle n'accepte que félicitations à leur égard.

Elle veut que son mari soit apprécié comme le meilleur homme du monde et ses enfants comme les plus beaux, les plus intelligents et les plus doués.⁴⁸ — La disposition à se porter sur la sphère personnelle s'accroît ordinairement jusqu'à devenir malsaine ... en tant qu'intérêt excessif pour autrui, curiosité, besoin irrésistible de se livrer au commérage, immixtion indiscrète dans la vie privée d'autrui.⁴⁹

Le penchant que la nature destinait à faciliter sa mission finit par dégénérer en obstacle. Faute de capacité critique, la femme ne peut plus vraiment aider son mari et ses enfants à progresser. Faute de discrétion, faute de capacité de s'effacer, elle met tout un chacun en situation de combattre contre elle pour entrer dans ses tâches et devoirs.

1.2.2.2. Instinct de possession

Centrée naturellement sur l'enfant et ses besoins, la femme entretient une relation proche avec les biens matériels de la famille. Sa mission à elle n'est pas premièrement le travail, la domination de la nature obtenue en la connaissant et la transformant. Aussi ignore-t-elle

⁴⁶ *Ibid.*, 45-46.

⁴⁷ *La valeur spécifique...*, 46.

⁴⁸ *La valeur spécifique...*, *ibid.*

⁴⁹ *L'éthos...*, *ibid.*

aisément que sa mission à elle se subordonne à celle-là. Facilement, elle conçoit le travail extérieur comme la distraction et le caprice de son mari, ou ne lui reconnaît comme motivation que celle de procurer les biens familiaux. Elle idolâtre ces biens et développe pour la maison et son aménagement un amour jaloux.

Comme la connaissance abstraite et l'acte créateur lui correspondent moins que la possession et la jouissance des biens terrestres, la femme risque d'être rivée à cela seulement. Si, de surcroît, sa joie respectueuse à la vue de ces biens dégénère en désir avide, la voilà qui amasse avec avarice et surveille avec anxiété ses trésors inutilisés.⁵⁰

Tout prend place pour l'étiollement de la famille. D'abord la dégradation des rapports conjugaux. Son attitude aboutit naturellement à asservir la femme à son mari. Sans vie spirituelle et intérieure propre, toute tournée vers les biens à posséder, elle voit son mari comme le fournisseur à qui plaire, plutôt que l'être humain à faire progresser dans son humanité. Paradoxalement, cette attitude s'accompagne souvent de l'inverse : la femme attachée aux biens domestiques cherche à dominer son mari et ses enfants, et à leur imposer le respect des biens, la propreté de la maison comme règle ultime de vie.

Le souci anxieux de conserver ses biens peut aussi la conduire à adopter une attitude dominatrice à l'égard de son mari. Il en va de même dans ses rapports avec ses enfants. La femme qui mène une vie purement instinctuelle cherchera à se soustraire aux obligations liées à la maternité, comme l'homme à ceux de la paternité... Au lieu de se mettre avec respect et avec amour au service de son mari, de ses enfants et de toutes les créatures..., elle entrave leur développement et détruit leur bonheur.⁵¹

1.2.2.3. Curiosité

La nature a donné à la femme l'aptitude à s'intéresser à autrui, à tenir compte des personnes. Cela devait lui faciliter son double rôle de prendre soin de ses enfants et de procurer une assistance adéquate à son époux, ainsi qu'à toutes les personnes de son entourage en besoin d'appui. Mais la femme tourne ce précieux don en curiosité malade, en indiscretion qui paralyse et dérange la vie de tous. « Elle veut s'immiscer d'une manière déplacée dans la vie personnelle d'autrui, elle éprouve le besoin irrésistible d'accaparer les êtres. »⁵² Dans l'intention de la nature, il s'agissait de don de soi. Dans la manière concrète de le vivre, cela devient incapacité de vivre une vie proprement personnelle.

1.2.2.4. Superficialité

Pour l'habiliter à contribuer au développement harmonieux de ses proches, la nature a fait la femme réticente à la spécialisation outrée, l'a imprégnée de préoccupation holistique, d'équilibre. Voilà qui dégénère souvent en superficialité, en incapacité de mener à terme aucune entreprise, dans le besoin jamais satisfait de s'intéresser sans cesse à autre chose, de se mettre au courant de

⁵⁰ *La vocation...*, 152.

⁵¹ *Ibid.*, 153.

⁵² *La valeur spécifique...*, 47.

tout.

À cette fâcheuse tendance à se faire valoir est lié aussi ... son besoin irrésistible d'être au courant de tout ... et de devenir, de ce fait, un touche-à-tout qui ne s'absorbe dans rien... Par rapport à la grande masse des êtres humains, ceux qui ont une formation approfondie et objective représentent une élite, et, dans cette élite, il y a sûrement plus d'hommes que de femmes.⁵³

1.2.3. Valeur

Cette déviation de la spécificité féminine dans la vie quotidienne cache son aspect positif. D'où la charge de mépris souvent liée à la mention de telle réaction comme typiquement féminine. Il s'agit de dégénérescences de la spécificité féminine, pas de l'intention de la nature comme telle. Pour autant que les traits spécifiques de la femme se développent en accord avec l'intention de la nature, assure Stein, on se trouvera au contraire en face d'une valeur féminine spécifique susceptible d'enrichir notablement la vie humaine.

Comment décrire cette valeur? La lumière naturelle reste un peu en panne. C'est en la mère de Jésus Christ que Stein trouve le modèle véritable de la féminité sans déviation. Tout revient à la mission radicale. La femme est voulue par la nature comme mère. À cette fin, elle est dotée d'une capacité impressionnante de donner. Tout être humain a besoin de recevoir appui, encouragement, affection, protection. La vraie femme, donc, avec tout son aspect positif pour l'humanité, est une mère, au sens le plus plein de la notion. « Le besoin de marques d'intérêt et d'un secours maternel se fait sentir partout et cet unique terme de maternité résume la valeur spécifique de la femme. »⁵⁴

C'est la Vierge Marie, selon une Stein plus théologienne que philosophe, qui montre le mieux la mère et l'épouse complètement donnée à sa mission, en même temps assez effacée pour ne lui nuire aucunement.

Au centre de sa vie se trouve son Fils. Elle attend Sa naissance, emplit d'une espérance salvatrice, elle veille sur Son enfance, elle Le suit sur tous Ses chemins, proches ou lointains, à Son gré; elle serre la Dépouille dans ses bras; elle exécute Son testament.

Elle n'effectue pas cela comme si c'était son affaire personnelle; elle agit en 'Servante du Seigneur', elle accomplit la mission à laquelle Dieu l'appelle. Elle ne considère pas l'Enfant comme son bien propre : elle L'a reçu des mains de Dieu, elle L'y remet, en Le sacrifiant au temple, en L'accompagnant jusqu'à Sa crucifixion.

En tant qu'épouse, sa confiance paisible et illimitée espère aussi en retour une confiance illimitée. Son obéissance muette, l'assistance mutuelle naturelle et fidèle dans la souffrance se subordonne à la volonté de Dieu qui lui a donné un époux comme protecteur humain et comme chef visible...

Elle fait preuve d'obéissance à son époux, elle lui fait confiance et participe à sa vie, l'aidant de la sorte dans ses tâches concrètes et favorisant l'épanouissement de sa personnalité. Elle assure une fidèle protection de l'Enfant, elle lui prodigue des soins et développe en lui les dispositions naturelles dont Dieu l'a doté. Vis-à-vis de l'un et de l'autre, elle se livre dans un don empreint d'abnégation et se retire silencieusement là où l'on n'a pas besoin d'elle. Tout cela repose sur la conception du mariage et de la

⁵³ *La valeur spécifique....*, 46-47.

⁵⁴ *Ibid.*, 57.

maternité comme mission qui vient de Dieu et qui doit être accomplie pour l'amour de Dieu et sous la conduite divine.⁵⁵

Cet exemple dépasse la conception sentimentale qui a cours sur la relation de la femme à son mari, qu'elle est surtout invitée à ne pas laisser dominer sur elle, et à ses enfants, qu'elle laisse difficilement souffrir ce qu'ils ont à souffrir pour devenir adultes et pour mener à bonne fin la contribution à laquelle ils sont appelés dans la cité.

1.2.4. Destination individuelle

On ne doit pas oublier une considération qui tient à cœur à notre philosophe : chaque femme, comme chaque homme, a une vocation personnelle, et des talents particuliers qui l'y préparent. Son appel à assister l'homme, elle ne pourrait y répondre adéquatement, si elle était dépourvue de tout caractère plutôt masculin. En cela la nature a aussi prévu le cas trop fréquent où, le mari disparu trop tôt, sa femme doit se substituer à lui dans l'ensemble de ses responsabilités familiales, quand ce n'est pas professionnelles.

Il n'existe pas de profession qu'une femme ne puisse exercer. Lorsqu'il s'agit de remplacer le père nourricier auprès d'enfants orphelins, lorsqu'il s'agit de nourrir des frères et sœurs orphelins ou des parents âgés, une femme animée d'un esprit de sacrifice est capable d'accomplir les prouesses les plus étonnantes. Des aptitudes et des inclinations individuelles peuvent aussi la conduire à exercer une activité dans les domaines les plus divers. Aucune femme n'est uniquement femme. Chacune a sa spécificité individuelle au même titre que l'homme et a la compétence pour exercer, selon cette disposition naturelle, telle ou telle activité professionnelle, que celle-ci relève du domaine artistique, scientifique ou technique. La disposition individuelle peut, en principe, renvoyer à n'importe quel domaine d'objets, même à ceux qui sont, par nature, étrangers à la spécificité féminine.⁵⁶

Pour Stein, d'ailleurs, une activité ou une profession est féminine moins par son contenu que par l'esprit avec lequel on l'aborde. L'esprit masculin aborde un objet professionnel comme s'il était la chose la plus importante, l'essentiel à assurer. L'esprit féminin l'aborde pour sa part en conscience que le plus important ce sont les personnes concernées et l'amour à leur porter pour leur propre bien et bonheur.

On peut considérer comme authentiquement féminine toute profession où l'âme féminine fait valoir ses droits et qui peut être façonnée par l'âme féminine. Le principe formateur le plus profond de l'âme féminine est l'amour.⁵⁷

⁵⁵ *L'éthos...*, 72-73.

⁵⁶ *L'éthos...*, 74-75.

⁵⁷ *Ibid.*, 85.

2. Aristote

Une fois ainsi manifesté en positif où réside la nature féminine, les considérations aristotéliennes sur la famille s'entendent sur un autre ton. Il n'y s'agit plus simplement d'écarter de la direction politique un handicapé, privé de l'intelligence requise; mais de prendre en compte que le soin de l'enfant et l'assistance au chef de famille demandent des qualités distinctes, peu compatibles.

Il y faut une intelligence concrète, appliquée au détail du besoin quotidien de l'enfant, sensible à l'éclairage et à la délibération dont le père a besoin dans ses décisions quant au bien de la famille, attentive à l'équilibre que le mari doit conserver lorsqu'il applique ses facultés à réussir sa contribution au bien commun.

La réticence de la femme aux décisions tranchées s'ensuit de sa capacité jamais épuisée de suggérer des moyens meilleurs. Son souci de l'ordre domestique et sa distance émotive face aux grands engagements politiques la mettent à même de garder son mari attentif à se ménager du loisir, et cela non seulement pour la recherche de la paix et de la justice, mais aussi pour la contemplation qui le fera accéder à un bonheur plus élevé. Sa nature prompte à l'obéissance entraîne les enfants au respect de leur père et leur donne occasion de goûter d'avance à travers ses consignes le bien de la loi politique.

Bref, bien agir et être éduqué à le faire facilement, c'est autre chose pour l'homme et la femme. Pour parler comme Aristote, les vertus à développer ne sont pas les mêmes pour la femme, même si c'en sont d'homonymes. Être courageuse, prudente, tempérante, ce n'est pas la même chose qu'être courageux, prudent, tempérant. Toutes les vertus accusent cette différenciation.

La *Politique* d'Aristote s'applique à manifester que la Cité, la vie civile, est la vie la plus parfaite de l'homme, le mode de vivre où loisir et autarcie ouvrent aux activités en lesquelles consiste le bonheur humain : celles que la raison gouverne et celles qu'elle exerce comme les siennes propres. Les siennes propres : contemplation, connaissance spéculative : sagesse, philosophie, science, avec leur instrument, la logique; connaissance pratique : philosophie politique et morale, médecine, divers arts. Celles que la raison gouverne : organisation et administration politique, pratique des différentes vertus : prudence, justice, courage, tempérance.

Les activités pratiques proprement humaines incluent les activités économiques, celles qui, à la base de l'organisation politique, concernent la famille, l'administration de la maison du citoyen. Des quatre relations économiques du citoyen : mari, père, maître et propriétaire, on ne retiendra ici que celle avec son épouse, où apparaît le mieux la différence homme-femme.

2.1. Autorité familiale politique

La famille, comme la cité, inclut une variété d'activités. La cité appelle ultimement à philosopher, mais, d'abord et pour s'y préparer, à assurer la justice, la sécurité, la paix, la santé, l'éducation, l'agriculture, l'industrie. La famille, elle, se centre sur le maintien de l'espèce humaine et implique à cette fin d'avoir femme, puis d'engendrer et d'éduquer avec elle des enfants, mais aussi de posséder et d'entretenir maison, vêtements, outils. Pareil tissu d'activités demande une coordination déterminée.

2.1.1. Besoin d'un chef

Notre époque voit spontanément la vie familiale comme une vie de liberté, de consensus, non de commandement de l'un et d'obéissance de l'autre. Or comme toute communauté la famille a besoin d'un chef. Plusieurs ne collaborent jamais à une même fin sans une action coordonnée. Aucune coordination n'échappe à la nécessité qu'une personne précise, unique, en détermine ultimement. Aussi désirable que soit un consensus entre tous les participants, il ne peut procéder efficacement à toutes les décisions requises. Prétendre lui confier l'autorité c'est camoufler le matriarcat.

Qui doit commander? Il va de soi que l'adulte commande à l'enfant. Mais dans le couple, entre des personnes égales en nature et en titre, qu'est-ce qui sera juste? comment assurer au mieux la coordination des contributions des époux au bien de la famille? Ce commandement sera *politique*, dit Aristote : celui *d'un égal sur un égal*. Même des égaux ont besoin d'être coordonnés, et que quelqu'un s'en charge, on le voit bien dans la société politique.

Mais pourquoi faudrait-il que le mari s'arroge d'office cette autorité? L'égalité de nature de sa femme n'entraîne-t-elle pas que tous deux devraient l'exercer tour à tour? La justice ne commande-t-elle pas même de laisser le hasard désigner le chef? Dans une société politique qui reconnaît ses citoyens comme des égaux, chacun ne se voit-il pas confié à son tour le temps d'un mandat? « Dans la plupart des régimes politiques, le commandant et le commandé alternent, car par nature ils veulent être égaux et ne différer en rien. »⁵⁸

2.1.2. Mari, chef naturel

Pourtant, même quand Aristote insiste sur l'égalité de nature de l'homme et de la femme, il lui semble aller de soi que l'homme commande à la femme, et ce de manière permanente.

Exercer une autorité sur sa femme et sur ses enfants, c'est dans les deux cas commander à des gens libres, mais pas de la même manière : ce sera, avec sa femme, de manière politique et, avec ses enfants, de manière royale.⁵⁹

Simpsons, s'appliquant à comprendre la *Politique* d'Aristote, la traduisant et la commentant, remarque comment le commandement politique implique que qui commande et qui est commandé sont égaux et libres. Voilà qui est inhérent à la conception d'Aristote et qui règle son compte au préjugé d'un Aristote qui mépriserait la femme comme un être inférieur.

Aristote a expliqué que le commandement politique en est un d'un égal sur des égaux⁶⁰; il tient pour acquis, ici, que la femme est libre et égale : elle n'est certes pas un esclave... et, à la différence de l'enfant, elle est un adulte autant que l'homme.⁶¹

⁵⁸ *Pol.*, I, 12, 1259b4-6.

⁵⁹ *Pol.*, I, 12, 1259a39-b1.

⁶⁰ « Le commandement politique s'adresse à des gens libres et égaux. — Ἡ δὲ πολιτικὴ ἐλευθέρων καὶ ἴσων ἀρχή. » (*Pol.*, I, 7, 1255b20)

Pourquoi alors exclure la femme du commandement familial? Aristote sent le besoin d'aborder la question, comme il conçoit le commandement politique avec l'implication normale d'une alternance.

Aristote assume que le commandement du mari sur sa femme est politique, puisqu'il passe tout de suite à la considération d'une objection que pareille affirmation entraîne : pourquoi l'homme et la femme n'alterneraient-ils pas pour le commandement?⁶²

Malgré l'identité et l'égalité générale de la nature humaine de l'homme et de la femme, répond Aristote, le mari est par nature plus apte que sa femme à commander, comme c'est encore plus évidemment le cas de l'adulte face à l'enfant. Sauf déficience contre nature, précise-t-il, car beaucoup de maris exercent leur commandement de manière fort inadéquate et auraient grand avantage à écouter leur femme. « Par nature l'homme est plus apte à commander que la femme, à moins de quelque déficience de nature. »⁶³

Ce fait lui apparaît assez évident pour ne pas requérir argument. Ce n'est pas le cas chez nos contemporains, mais Stein nous a préparés à ce constat. Comme celle-ci, d'ailleurs, en attribuant à l'homme une capacité naturelle plus grande au commandement, Aristote parle d'un fait général; il ne nie pas, on l'a souligné, que ce fait général souffre passablement d'exceptions. Mais ces exceptions, précise-t-il, sont contre nature, *παρὰ φύσιν*. Il n'est pas naturel que des femmes héritent de qualités typiquement masculines et que des hommes en soient privés, ou qu'à l'inverse des hommes présentent des qualités typiquement féminines et que des femmes en soient privées. Cela ne va pas sans entraîner des souffrances pour tous les individus concernés.

Mais à quoi tient cette compétence naturelle pour commander? À défaut de le préciser, il restera subjectif et arbitraire de l'attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre.

2.1.2.1. Commander vs obéir

Dans la *πολιτεία*, dit Aristote, qui commande et qui obéit ont la même nature en tout : ils sont humains. Par contre, commander et être commandé, deux activités de personnes libres, restent des activités de natures différentes, assez pour procéder d'aptitudes distinctes. Commander requiert des habiletés plus hautes : vue claire du bien commun, prévoyance sûre des moyens de l'assurer, imagination fertile des dispositions à prendre pour garantir la justice, la paix, la victoire, l'éducation. Obéir met à contribution des habiletés plus humbles : aimer le bien commun, comprendre, accepter du moins que le succès de la vie civile exige une coordination des activités particulières impossible sans un chef auquel on obéisse.

Chaque citoyen possédant les deux séries d'aptitudes, qui n'ont rien d'incompatible, chacun peut tantôt commander, tantôt obéir, et il n'est que juste qu'il en aille ainsi. On reconnaît cependant la différence de valeur de ces habiletés différentes, et on applique en conséquence un traitement différent à ceux qui les exercent. Le gouvernant a beau avoir la même nature humaine,

⁶¹ Peter L. Phillips Simpson, *A Philosophical Commentary on the Politics of Aristotle*, Chapel Hill and London: The University of North Carolina Press, 1998, 63.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Pol.*, I, 12, 1259b1-2.

on l'honore plus, on le protège plus, on s'en laisse plus imposer par lui, en reconnaissance des hautes responsabilités qu'on lui confie. « Le temps que l'un commande et que l'autre est commandé, on cherche à ce qu'il y ait une différence de formalités, de titres et d'honneurs. »⁶⁴

Les formalités qui font honneur au chef de la cité sont conventionnelles : différences d'habit, protocole, transport, maison, services. Elles ne sont pas liées à la nature de la personne qui gouverne, mais attachées par convention à son poste qui, lui, diffère de nature avec celui de simple citoyen.

Quelque chose de similaire se produit dans la famille. Là aussi, la responsabilité du commandement exige des qualités différentes : un intérêt centré sur le bien commun, domestique et politique, une prévoyance des besoins familiaux, une faculté de délibération capable de décisions qui fassent autorité, assez de force pour assurer la sécurité de la famille, une capacité notable de travailler et d'aller chercher à l'extérieur les ressources de la famille. À l'opposé, les talents du subordonné concernent les tâches normales pour lesquelles existe la famille : ils vont surtout dans la ligne de la capacité d'engendrer et de tout ce qui est requis à son bon exercice : sensibilité, souci du détail (pour le soin adéquat de la maison, des vêtements, de la propreté, de l'éducation, de la présence à l'enfant, etc.), délicatesse, spécialement en tout ce que demandent de soins et d'éducation les enfants, de leur naissance à leur adolescence. Là, remarque Aristote, il n'y a pas la même facilité d'alternance. « L'homme, au contraire, garde toujours le même rapport avec la femme. »⁶⁵

C'est que, en ce qui a trait au bien familial, les différences d'aptitudes entre chef et subordonné sont si tranchées que les deux types de compétence ne peuvent pas bien se rencontrer en la même personne : force et délicatesse, par exemple, autorité et douceur. De même, travail extérieur et vie politique, d'une part, génération et soin des enfants, d'autre part, se concilient très difficilement comme activités et comme aptitudes.

Aussi la nature a-t-elle privilégié, comme solution, de fournir l'une des compétences à l'un, ce qui en fait un homme, et l'autre à l'autre, ce qui en fait une femme. Cela se voit d'ailleurs à ce que les attributs qui marquent extérieurement ces rôles différents ne sont pas non plus conventionnels, mais naturels et permanents. Car là aussi des différences extérieures, dans l'allure, le comportement et le respect marqué par les autres, accompagnent l'exercice de ces responsabilités : taille de l'homme et de la femme, plus grande, plus imposante chez l'homme; capacité physique et morale de se faire craindre et obéir, voix plus grave et plus autoritaire de l'homme, plus douce et affectueuse de la femme; courtoisie spontanée envers la femme.

Il en va ainsi aussi dans le cas du commandement politique de l'homme sur la femme, sauf que là ces différences sont permanentes : l'homme diffère toujours de la femme en allure extérieure, façon de s'y adresser et honneurs; il est plus imposant, plus fort, plus grand, par exemple, et il reçoit en continuité les titres et les honneurs dus au chef.⁶⁶

Cela se remarque notablement dans l'attitude naturelle des enfants envers leurs parents : ils craignent spontanément leur père, mais pas leur mère; ils attendent spontanément affection et

⁶⁴ *Ibid.*, 1259b6-8.

⁶⁵ *Pol.*, I, 12, 1259b6.

⁶⁶ *Ibid.*

tendresse inconditionnelle de leur mère, pas de leur père.

2.1.2.2. Alternance facultative

On comprend donc que l'alternance ne fait pas la nature du commandement politique. Elle l'accompagne généralement, mais ne le constitue pas. Réciproquement, ne pas alterner n'empêche pas le commandement de s'adresser à des subordonnés libres et égaux en nature. « Le fait que l'homme commande à la femme en permanence ne veut pas nécessairement dire que son commandement sur elle ne soit pas politique, ou qu'il ne s'exerce pas sur quelqu'un de libre et d'égal. »⁶⁷ Cependant, vu nos mœurs, nous avons grand besoin de lire Édith Stein pour comprendre « comment la femme est l'égale de l'homme tout en étant commandée en permanence par lui »⁶⁸.

2.2. Leadership naturel masculin

Voilà donc le cœur de la question. L'homme et la femme sont assez naturellement égaux pour qu'entre eux l'autorité s'exerce politiquement. Pourtant, les différences profondes entre présider à la famille et en exécuter les tâches fondamentales requièrent deux séries de talents si différents, si opposés même, que le même individu ne peut pas les cumuler. Le commandement d'un côté, l'enfantement de l'autre. D'où cette situation délicate, scandaleuse pour nos contemporains : la femme, égale naturellement à l'homme, est pourtant son subordonné naturel permanent.

À quoi tient au juste le commandement pour qu'une personne bien équipée pour l'enfantement et le soin de la progéniture en soit privée? La réciproque est plus aisée à voir : comment l'homme, du fait de se trouver équipé pour commander et pourvoir et protéger, à savoir, du fait de son objectivité, de sa liberté affective, de sa liberté de mouvement, de sa force, se trouve privé des talents requis pour mener à bien la tâche fondamentale de la famille : il s'en trouve incapable d'engendrer, d'allaiter, peu capable de délicatesse, d'affection, de souci du détail.

Aristote a une manière originale de marquer ce fait, qui entraîne qu'à moins de déficience naturelle de l'homme, ce doit toujours être lui le chef de famille : homme et femme, dit-il, trouvent leur perfection dans des vertus distinctes.

2.2.1. Des vertus propres

À quoi tient l'excellence de l'homme et de la femme? L'éthique enseigne que les vertus dont découle l'activité parfaite de l'homme, son bonheur, sont la prudence, la justice, la tempérance, le courage, avec toutes leurs parties potentielles. La femme est-elle si distincte qu'il en aille autrement pour elle? Ces vertus lui sont-elles étrangères? L'enfant excellent, quant à lui, ignore-t-il ces vertus? Pour revenir à notre sujet, le commandant et le subordonné viseront-ils

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

des vertus différentes eux aussi?

Ont-ils leurs excellences propres? La femme doit-elle être tempérante, courageuse et juste? L'enfant bon est-il débridé ou tempérant, ou ni l'un ni l'autre? Pour tout commandant et commandé par nature, il y a à examiner s'ils ont les mêmes excellences ou de différentes. Si les deux doivent tenir de l'excellence, pourquoi faudrait-il que l'un commande et l'autre soit commandé une fois pour toutes?⁶⁹

Il serait absurde de réserver ces vertus à l'homme. Une femme ne peut exceller sans prudence, courage, tempérance, justice. Un enfant ne peut être excellent en étant lâche ou téméraire, imprudent, injuste, débauché. Pourtant, il ne peut non plus être question de les distinguer par du plus et du moins. Une femme, pour être excellente, n'a pas moins besoin d'être juste, ou courageuse, ou tempérante, ou prudente. Comment réconcilier cette évidence avec celle que nous avons acquise tout au long de cette recherche, que les aptitudes qui caractérisent les rôles de l'homme et de la femme sont si différentes que leur excellence doive se traduire dans des vertus différentes?

La différence ne saurait être du plus au moins, puisque commander et être commandé sont d'espèces différentes, et non du plus et du moins. Par ailleurs, il serait surprenant que l'un et pas l'autre doive participer à ces excellences : car si le commandant n'est ni tempérant ni juste, comment commandera-t-il bien? et si c'est le commandé qui n'est pas tel, comment obéira-t-il bien? Débridé et lâche, on ne fera rien de ce qu'il faut. Manifestement, donc, les deux participent nécessairement à une excellence. Celle-ci doit pourtant comporter des différences, puisqu'on en trouve déjà entre ceux qui par nature commandent et ceux qui par nature sont commandés.⁷⁰

Ce qu'il faut voir, c'est que, tous relevant de la même nature humaine, leurs excellences sont assez voisines pour porter les mêmes noms : tempérance, courage, justice, prudence, et ainsi de suite, mais que pourtant le courage de l'homme, celui de la femme et celui de l'enfant ne sont pas exactement la même chose ni n'inspirent exactement les mêmes actions. Il saute déjà aux yeux que ces vertus n'opposent pas à tous les mêmes difficultés : ce ne sont pas les mêmes aliments ou boissons qui menacent le plus l'abstinence et la sobriété de l'homme, de la femme, de l'enfant; ce ne sont pas les mêmes tentations qui compromettent leur chasteté; l'homme courageux et la femme courageuse n'affrontent pas les dangers de mort de la même façon.

Face à l'acte de commander, plus spécialement, l'homme détient naturellement plus d'autorité et la femme naturellement moins, et la femme jouit naturellement de plus de docilité et l'homme de moins, en raison d'une qualité différente de leur faculté de délibérer, compétence naturelle de qui commande. Cette différence se marque encore plus avec l'enfant.

2.2.2. Une femme inapte

Pour faire de l'homme et de la femme des collaborateurs exactement adaptés au succès de la vie familiale, la nature les a dotés d'une forme de raison légèrement, mais nettement différente. La phrase-clé de toute cette considération d'Aristote est à la fois très simple, mais difficile à interpréter. Cette difficulté, cependant, tient surtout aux dispositions affectives héritées de la

⁶⁹ *Ibid.*, 13, 1259b30-36.

⁷⁰ *Ibid.*, 1259b36-60a4.

mentalité contemporaine, qui se veut ultradémocratique et égalitariste.

Les mêmes parties de l'âme se retrouvent en tous, mais de manière différente... La femme possède la capacité de délibérer, mais sans autorité; l'enfant aussi l'a, mais inachevée.⁷¹

Tous ont une âme comportant les mêmes parties, les mêmes facultés : intelligence, volonté, sens, appétit concupiscible, appétit irascible, faculté motrice. Cela contredit, dans les mots, la propension de Stein à créditer la femme de facultés distinctes : intropathie, sens affectif et tout ce qu'elle voudra, à moins de ne lire là qu'un superlatif poétique pour marquer les différences dont va justement faire état Aristote. Autrement, il y aurait différence spécifique, comme c'est le cas avec la bête, privée d'intelligence et de volonté. Mais l'intelligence et la volonté de l'homme et de la femme, de l'adulte et de l'enfant, présentent quand même quelque chose de différent.

En fait, on trouve déjà des différences d'individu à individu à l'intérieur de chaque sexe et de chaque âge : la rapidité de locomotion, la force physique, l'acuité de la vue, tout diffère passablement d'un individu à l'autre et prépare chacun à une tâche différente, à une part différente dans l'élaboration du bien commun. Des différences de qualité, des différences de degré aussi, qui habilitent les uns et disqualifient les autres pour des tâches spécifiques. Compte-tenu de ces différences naturelles, tous ne peuvent pas avec la même facilité exercer tous les métiers indifféremment. À un niveau plus général, la douceur et la délicatesse du toucher de la femme l'habilitent mieux que la rudesse de celui de l'homme pour les soins du bébé.

Aristote n'entre pas dans le détail de toutes les facultés. Comme il regarde spécialement une fonction, l'autorité, le commandement, il considère le type d'intelligence et de volonté requis à son excellence. Il l'appelle βουλευτικόν, *faculté de délibérer*. Délibérer embrasse l'ensemble de la démarche qui, devant un but à atteindre, imagine les différentes voies praticables, discerne la plus efficace, la choisit et la fait exécuter. C'est l'excellence de cette habileté complexe qu'on appelle prudence, prudence familiale ou politique dans le cas de délibérations qui ont trait au bien commun. Exercer le commandement de manière compétente requiert cette prudence. Face à son acquisition, tous ne sont pas également doués. Individuellement, bien sûr, chacun a une faculté de délibérer plus ou moins forte qui en fera éventuellement un chef plus ou moins compétent. Mais des différences plus profondes distribueront cette compétence entre homme et femme.

Le cas de l'enfant est plus simple. Il n'a rien de mature, et spécialement pas sa faculté de délibérer : « L'enfant l'a, mais inachevée. » Donc, pas question de confier la direction de la cité à des enfants. Ce n'est pas une question de préjugés ou de mépris.

Le plus difficile à définir, c'est la différence de l'homme et de la femme en cela. La phrase d'Aristote a fait couler beaucoup d'encre : « *La femme possède la faculté de délibérer, mais ἄκυρον.* » La femme est intelligente et a toutes les parties de l'intelligence humaine, elle peut en exercer toutes les activités. Cela peut varier en plus et en moins d'une femme à l'autre, comme d'un homme à l'autre, mais, *en tant que femme, elle a la faculté de délibérer* : elle peut, plus ou moins comme l'homme, et certaines femmes plus que certains hommes, devant une fin à atteindre, imaginer des moyens, les comparer, en discerner. Mais, dit Aristote, sa faculté de délibérer est ἄκυρον. Qu'est-ce à dire ?

⁷¹ *Pol.*, I, 13, 1260a10-14.

Une femme est facilement plus intelligente que son mari pourtant et mieux capable que lui de délibérer et de discerner les décisions adéquates pour la famille, l'éducation, l'entretien de la maison. Mais les moyens et décisions qu'elle suggère n'entrent vraiment en application que dans la mesure où son mari les apprécie et les confirme de sa propre autorité. Les enfants prennent très peu en respect les ordres de leur mère qui ne sont pas appuyés ou sont infirmés par leur père; en outre, la mère a souvent besoin que son mari lui rappelle les suggestions adéquates qu'elle a faites et qu'il a entérinées, pour rester elle-même fidèle à les mettre et garder en application, tant elle change facilement d'idée.

Aristote parle radical. La femme 'ne se trouve pas' à enfanter; c'est sa nature, et cette nature requiert un type d'intelligence et d'affectivité, et même un type de délibération, qui ne sont pas propices au commandement. La *κυρία*, c'est la *maîtrise*, le *pouvoir*, l'*autorité*. Ce qu'Aristote remarque, c'est que la femme, naturellement, quoique très inventive de moyens, souvent plus que son mari, a par nature moins d'autorité et de force pour les mettre en œuvre. Elle a aussi naturellement moins d'autorité sur les autres.

C'est une observation simple, facile à vérifier. Cela se voit déjà à la maison, à la manière très différente dont les enfants — et même le chien ! — réagissent à des ordres donnés par la mère ou par le père : le plus souvent, la mère a beau hurler, les enfants agissent à leur guise. Alors que le père n'a qu'à entrer dans la maison, et chaque enfant ressent assez de crainte pour passer aux actes, pour obéir, pour prendre son poste. Cela ressort particulièrement comme drame constant des familles monoparentales, où la mère est obligée, vaille que vaille, de faire le père.

Bien sûr, c'est une constance. Une constance naturelle. Ouverte à exceptions nombreuses : un certain nombre de femmes arrivent à se durcir assez pour faire peur, et obtenir autant d'autorité que bien des hommes. Mais on n'attribuera pas facilement à ces femmes le qualificatif de 'féminines'. Elles y perdent plus qu'elles n'y gagnent, et l'admiration qu'on leur voue pour leur autorité — la dame de fer ! — est mitigée par le mépris que leur attire la carence chez elles des qualités propres à la femme — garçon manqué !

L'égalitarisme de notre expérience démocratique s'offense facilement de cette constatation, et la refuse obstinément. De fait, pour comprendre et apprécier cette disposition de la nature, il ne faut pas y voir simplement une carence, une infirmité de la femme. Ce n'est pas le cas. La vie humaine vise un bien si complexe, exigeant des activités et des talents si divers, que la nature a distribué en conséquence les habiletés. En tenant compte, entre autres, que certaines activités demandent des habiletés opposées, difficilement cumulables dans le même individu.

Le cas le plus visible est ce que demandent l'aptitude à commander et l'aptitude à prendre soin des jeunes enfants. La rudesse et la force nécessaires pour commander se concilient mal avec la délicatesse, le souci du détail et la sensibilité nécessaires pour prendre soin de jeunes enfants. Toute la délicatesse de sensibilité qui caractérise la femme en fait un être merveilleusement bien pensé par la nature pour satisfaire au deuxième besoin.

Conclusion

Édith Stein, en acceptant les nombreuses invitations à entretenir les femmes de son époque, et particulièrement celles à qui revenait d'organiser l'éducation des femmes, a découvert et décrit dans une lumière impressionnante les qualités spécifiques dont la nature a pourvu la femme. Sa réflexion est précieuse en particulier au lecteur d'Aristote, qu'elle purifie de ce

mépris trop spontané inspiré envers la femme à qui prend conscience que la nature ne l'a pas faite pour diriger.

Aussi vrai que ce soit, il ne s'agit pas d'un échec de la nature. Stein fait voir de la manière la plus heureuse que la nature a bien constitué la femme, lui donnant les talents précieux et indispensables pour lesquels l'homme se trouvait disqualifié, du fait même de cette objectivité et de cette autorité dont il a besoin pour commander.

La continuité de l'espèce humaine, la préparation d'individus à reprendre le flambeau et à poursuivre les entreprises de l'humanité, exigent une capacité d'enfanter, une délicatesse, une sensibilité, un souci du détail, une attention au bien du petit et au développement harmonieux de ses dons, qui ne pouvaient se conférer à un homme en besoin de liberté de mouvement, à un conquérant capable de s'abstraire du cas individuel, et d'imposer péremptoirement des décisions. Il fallait un être tout différent. De sorte que sous ce rapport la phrase de saint Thomas s'inverse et on peut déclarer en toute vérité : "Vir est mulier occasionata!"

Le féminisme, quand il veut masculiniser la femme et lui donner accès aux activités typiquement masculines, ne répare pas une injustice; il en commet une et procède d'un mépris profond pour la nature particulière de la femme. La 'libération' qu'il poursuit pour cette dernière implique de sous-estimer les nécessités imposées par la formation de nouveaux êtres humains et la configuration impliquée pour tout l'être de la femme afin pour qu'elle y réponde adéquatement.